

Le type en noir

J'habite si près des arènes qu'il me faut à peine trois minutes pour aller de mon fauteuil jusqu'à ma place habituelle dans le *callejón*. Avant de quitter l'appartement, je regarde toujours par la fenêtre, les branches feuillues des grands micocouliers... Je voudrais qu'elles restent lourdement immobiles et surtout pas secouées par des rafales de vent qui tout à l'heure soulèveront dangereusement les capes et les mulettes des toreros...

Je prends ma veste, je ferme la porte, je descends les trois étages, il ne me reste plus qu'à traverser la place pour pénétrer dans la patio de cuadrillas et en quelques secondes aller m'accouder dans un *burladero* de la contre-piste... Malgré l'habitude, les jours de corrida je ne suis jamais capable de parcourir ce court trajet sans devoir lutter contre un profond sentiment de tristesse et d'amertume que je dissimule de mon mieux. Je marche vite comme si j'étais en retard, je fouille mes poches comme si je craignais d'avoir oublié quelque chose...

En traversant le parvis, j'évite toujours de passer trop près de la statue du torero... je la contourne et je ne la regarde pas. Lorsque j'y pense, après, je me trouve ridicule car je sais bien que cette statue n'est pas mon frère... et pourtant... je ne m'en suis jamais approché et je ne suis monté qu'une seule fois sur le socle où elle est judicieusement posée à hauteur d'homme. Les jours de corrida, l'absence de Christian me perturbe et réveille en moi une vieille douleur. J'avance dans la foule de ceux qui, comme moi, vont pénétrer dans les arènes et souvent j'entends quelqu'un dire à mon passage : « Tiens, regarde,

le type en noir qui fouille dans ses poches, c'est le frère de Nimeño II. » Et j'imagine alors un doigt désignant la statue. Sans les amis que je croise, qui me saluent et me parlent, il est des jours où je pourrais ne pas m'arrêter, dépasser la porte d'entrée et continuer à marcher, à m'éloigner, c'est-à-dire à fuir. Fuir les souvenirs du temps où nous entrions, Christian et moi, par cette même porte soudés par un précieux sentiment, une sorte d'accord étrangement juste et harmonieux entre inquiétude et espoir.

Aujourd'hui, quoi que je fasse ou que je pense, je reste le frère de Nimeño et, d'une certaine façon, au-delà de sa mort je le représente toujours. C'est curieusement dans la solitude et la difficulté de l'écriture que ce rôle m'est le moins pénible. Pour écrire, je dois lancer ou jeter un grand nombre d'idées dans l'espoir qu'une veuille bien filer droit et rebondir, puis sautiller sur l'eau mouvante des souvenirs... Cela n'arrive pas souvent, mais il suffit de quelques ricochets réussis pour éprouver une petite joie éphémère et toute simple, qui donne du courage pour persévérer, repousser et ne pas écouter le type en noir ; rester positif en me répétant qu'écrire est un privilège qui me permet malgré sa mort de faire encore, parfois, quelque chose avec mon frère. Avec.

Je te pardonne

Depuis la rue, j'allais pousser le portail de fer, qui donnait sur le jardin de la maison, lorsque j'ai vu le grand frère de mon copain monter à toute allure les escaliers qui menaient à l'entrée de l'appartement. Il a ouvert la porte et l'a refermée sur lui rapidement. Il n'avait pas sonné, pas frappé non plus... Je suis resté un instant étonné, puis j'ai attendu, les yeux fixés sur la fenêtre de la cuisine, qu'apparaissent, à travers les petits rideaux blancs, les silhouettes du grand frère de mon copain et de ma mère en train de discuter... Mais rien, aucune ombre derrière les rideaux. J'ai senti naître en moi une grande peur, une angoisse qui faisait battre les veines de mon cou. Je suis entré dans le jardin ; je marchais lentement pour ne pas faire crisser le gravier ; j'ai monté l'escalier sur la pointe des pieds jusque devant la porte. J'ai tourné précautionneusement la poignée, je suis entré et j'ai refermé sans faire le moindre bruit.

À ma gauche, la porte était grande ouverte sur la cuisine vide. J'ai avancé à petits pas glissants dans le long couloir qui divisait l'appartement en deux, car il me semblait entendre du bruit, tout au fond, vers la chambre de ma mère. Le cœur battant, je m'en suis approché, j'entendais des chuchotements et des rires... J'ai poussé la porte... La chambre était dans le noir, mais j'ai quand même eu le temps de les voir se lever tous les deux du lit avant d'allumer la lampe de chevet.

« On frappe avant d'entrer ! On ne rentre pas comme ça dans la chambre des gens ! »

Elle criait. J'ai refermé la porte en criant moi aussi :

« Vous vous cachez ! Je m'en fous... Je m'en vais, je vais voir mes copains ! »

J'ai couru vers la sortie, j'ai ouvert et refermé violemment la porte qui donnait sur l'escalier du jardin pour donner l'impression que je venais de partir et je suis revenu sur mes pas pour aller m'enfermer dans ma chambre, mitoyenne de celle dont les occupants venaient de pousser le verrou. J'avais le plus grand mal à respirer. Dans le silence, j'entendais des chuchotements, tantôt je me bouchais les oreilles, tantôt au contraire j'essayais d'écouter et de comprendre ce qu'ils disaient. Je ne savais plus que faire. Partir?... Rester?... La bouche ouverte, j'avais l'impression d'étouffer, et je suis resté debout, immobile, les bras ballants. J'ouvrais les mains, je serrais les poings, incapable de prendre une décision. Partir?... Rester?... Je ne savais pas, j'ai fini par me glisser sous mon lit, comme pour m'y cacher. Je me suis allongé le dos contre le carrelage, j'ai écarté les bras, puis avec la tête j'ai soulevé un peu le lit, juste assez pour pouvoir glisser chacune de mes mains sous ses gros pieds en bois que j'ai laissé ensuite descendre lentement jusqu'à les poser sur mes doigts. Ainsi crucifié, j'ai attendu les yeux perdus dans le ciel de ressorts et de grillages du sommier que tout cela finisse... Parfois, je fermais fortement les yeux et je sentais de grosses larmes très chaudes couler sur mes joues puis glisser froides le long de mon cou. Je serrais aussi les dents pour supporter, sans grimacer, la douleur de mes mains endolories...

Mon attente ne fut pas très longue, venu de la chambre voisine, j'entendis le petit choc du verrou tiré puis la porte s'ouvrir et se refermer. J'entendis aussi presque immédiatement s'ouvrir et se fermer la porte d'entrée. De la tête, je soulevai le lit pour libérer mes doigts douloureux et me levai pour aller jeter un coup d'œil dans le couloir, personne ni à droite ni à gauche, mais il y avait de la lumière sous la porte de la salle de bains. Depuis la fenêtre de la cuisine, j'ai aperçu

le grand frère de mon copain qui s'éloignait dans la rue en fumant. Que faire? Le suivre? Attendre que ma mère sorte de la salle de bains? Je suis sorti et j'ai fui vers la garrigue jusqu'au pied d'un grand cyprès que je connaissais bien. Je l'ai escaladé facilement de branche en branche jusqu'à son sommet flexible. Dans le ciel clair, je regardais voler les martins, parfois ils passaient si près de moi qu'ils me semblaient énormes et leurs cris menaçants...

Oui! Ils se cachaient tous les deux dans le noir... Oui, ils étaient enfermés dans la chambre... C'est pas normal, c'est pas normal...

En fin d'après-midi, après avoir longtemps marché dans la garrigue, je suis rentré à la maison. Je me suis assis à ma place habituelle à la table de la cuisine, sans dire un mot. Ma mère et moi sommes restés un long moment silencieux, je la regardais à la dérobée... En servant la salade de tomates, elle m'a dit que c'était très mal élevé de rentrer sans frapper, qu'elle avait des choses importantes à régler avec le frère de mon copain, elle a ajouté en souriant : « Allez, fais pas cette tête, n'en parlons plus, ce n'est pas si grave... Je te pardonne. »